

III

En quittant Schnabelewops, je pris d'abord mon vol vers l'Allemagne, c'est-à-dire vers Hambourg, où je restai six mois, au lieu de me rendre tout de suite à Leyde, pour m'y adonner, selon le vœu de mes parents, à l'étude de la théologie. Je dois avouer que pendant ce semestre, je me livrai beaucoup plus aux choses mondaines qu'aux divines.

C'est une bonne ville que la ville de Hambourg; il n'y a que des maisons solides, principalement les maisons de banque. C'est de plus un État libre, gouverné par un sénat, dont les membres sont appelés *votre haute et très-haute sagesse*.

C'est bien réellement un *État libre*, car les bourgeois y font ce qu'ils veulent; et le sénat, *dans sa haute et très-haute sagesse*, y fait également ce qu'il veut: chacun ici est maître de ses actions. C'est une république.

Si Lafayette n'avait pas eu la chance de rencontrer Louis-Philippe, à coup sûr il aurait recommandé à ses Français les sénateurs et les échevins de Hambourg.

Oui, Hambourg est la meilleure des républiques; les

mœurs y sont anglaises, mais la cuisine y est délicieuse. Il y a entre le *Wandrahm* et le *Dreckwall* des plats dont nos philosophes ne se doutent pas. Les habitants de Hambourg sont de *bonnes gens* et ils mangent *bien*. Au sujet de la religion, de la politique et de la science, on y trouve une grande diversité d'opinions; mais, quant à la table, il règne parmi les Hambourgeois la plus cordiale entente. Si vives que soient les disputes de leurs théologiens chrétiens sur le dernier souper que Jésus fit avec ses disciples, quand il s'agit de bien dîner ils sont entièrement d'accord. Qu'il y ait parmi les Juifs deux partis, dont l'un dit la prière avant le repas en allemand, et l'autre en hébreu, les deux partis mangent avec un égal appétit; Que les avocats, ces tourne-broches des lois qui, à force de les tourner et de les retourner, finissent par en faire tomber un rôti pour eux, que ces avocats, dis-je, se chamaillent au tribunal comme des enragés, ils sont d'accord sur le point essentiel que le gigot doit être tendre et saignant. Des sentiments tout Spartiates animent assurément le cœur des braves soldats de Hambourg; mais ne leur parlez pas du brouet noir. Par rapport au traitement des affections morbides, les médecins hambourgeois sont dans un complet désaccord: pour combattre la maladie nationale, la perturbation des facultés digestives, les sectateurs de Brown augmentent la dose journalière de bœuf fumé; les homœopathes ordonnent $\frac{1}{10,000}$ grain d'absinthe dans une vaste soucoupe pleine de soupe à la tortue.

Hambourg est la patrie du bœuf fumé, et s'en fait gloire, comme Mayence se vante de son Jean Fust, et Eisleben de son Martin Luther. Mais que sont, auprès du bœuf fumé, l'imprimerie et la réformation? Si ces deux dernières ont été utiles ou funestes, c'est une question encore à débattre entre deux partis en Allemagne; tandis que nos plus ardents ultramontains avouent que le bœuf fumé est une invention bonne et salutaire.

La ville de Hambourg a été fondée par le grand empereur Charlemagne; elle est habitée par des milliers de petits hommes qui ne changeraient pas avec le grand empereur, lequel est enterré à Aix-la-Chapelle.

Il est possible que la population de Hambourg dépasse le nombre de 100,000 habitants; je ne le sais pas exactement, quoique j'y aie passé des journées entières à flâner dans les rues et à regarder les passants. Il y a eu sans doute des hommes que je n'ai pas aperçus, par la raison que c'étaient les femmes qui attiraient surtout mon attention. Je ne les trouvai nullement maigres; pour la plupart, elles sont même puissantes, parfois d'une beauté pleine de séduction, et en moyenne, d'une sensualité solide qui ne me déplaisait pas, bien au contraire. Si elles ne montrent pas trop d'enthousiasme pour l'amour romantique et ne se doutent guère de l'existence de cette grande passion des femmes généreuses, la faute n'en est pas à elles, mais au petit dieu de l'amour qui parfois place sur son arc les traits les plus acérés —

mais, soit malice, soit maladresse, il vise trop bas, et au lieu de frapper les dames de Hambourg au cœur, il les atteint à l'estomac.

Quant aux hommes, j'ai vu, la plupart du temps, des tailles trapues, des yeux intelligents et froids, des fronts déprimés, des joues rouges, négligemment pendantes, les organes de la mastication largement développés, le chapeau comme cloué sur la tête, et les mains dans les goussets comme quelqu'un qui est sur le point de demander : « Combien ai-je à payer? »

Au nombre des curiosités de la ville sont : 1° l'antique hôtel de ville où se trouvent les statues en pierre des grands banquiers de Hambourg tenant dans les mains le sceptre et le globe; 2° la bourse où se rassemblent les fils d'Hammonia, comme les Romains autrefois au Forum; au-dessus de leur tête est suspendu un tableau commémoratif peint en noir où sont inscrits les noms de concitoyens distingués par des banqueroutes frauduleuses; 3° la belle Marianne, une dame d'une beauté merveilleuse que la dent du temps ronge déjà depuis une vingtaine d'années — (« *La dent du temps* » est une mauvaise métaphore, soit dit en passant; le temps étant tellement vieux, qu'à coup sûr il n'a plus de dents. La belle Marianne a encore tout son râtelier.) Parmi les curiosités de Hambourg se trouvent aussi : 4° la ville d'Altona; 5° les manuscrits originaux des tragédies de feu M. Marr, aubergiste de beaucoup de mérite, comme tel; 6° le propriétaire du musée Roeding; 7° La *Boersen-*

Halle; 8° la *Bacchus-Halle*, et 9° le théâtre de la ville.

Ce dernier est digne des plus grands éloges. Les membres sont tous de bons citoyens, d'honnêtes pères de famille, incapables de feindre et de tromper; ils font du théâtre une école de haute moralité où l'infortuné qui doute de la vertu parmi les hommes reconnaît que, dans ce bas monde, tout n'est pas hypocrisie et dissimulation.

En faisant l'énumération des curiosités de la république de Hambourg, je ne puis m'empêcher de mentionner que, de mon temps, la salle d'Apollon était un établissement très-brillant. Aujourd'hui elle est bien déchuë; on y donne des concerts philharmoniques, on y exhibe des tours de prestidigitation et l'on y nourrit le congrès des naturalistes. Jadis c'était bien différent! La salle retentissait des fanfares des trompettes et du roulement des timbales; les panaches en plumes d'autruche y flottaient au vent; Héloïsa et Minka couraient dans les rangs de la danse polonaise d'Oginski, et tout se passait fort déceamment.

Beaux jours où le bonheur me souriait. Ce bonheur avait nom Héloïsa.

C'était un doux, gracieux et ravissant bonheur, aux joues roses, au petit nez de lis, aux lèvres d'œillets rouges, brûlantes et parfumées, et il me regardait, ce bonheur, avec des yeux bleus comme les lacs des Alpes; mais un tant soit peu de bêtise voilait le front, comme un sombre crêpe de nuages flotte parfois sur un splen-

dide paysage montagnard au printemps. Elle était élan-
cée comme le peuplier et vive comme un écureuil ; elle
avait la peau tellement délicate, que la piqure d'une
épingle à cheveux lui causa une enflure qui dura douze
jours. Mais quand je l'eus piquée, elle ne me bouda que
douze secondes, et puis elle sourit. — O l'heureux temps
où le bonheur me souriait !

Quant à Minka elle souriait plus rarement ; elle n'avait
pas les dents belles. Ses larmes l'étaient d'autant plus ;
aussi tout malheur d'autrui lui en faisait répandre, et
elle était bienfaisante au delà de toute expression ; elle
donnait tout ce que la plus belle fille peut donner quand
elle est charitable, mais pas davantage. Pauvre Minka !

Ce caractère si facile, si bonasse, formait un char-
mant contraste avec son apparence extérieure. Une
taille de Junon, hardiment élancée, un cou orgueilleux,
autour duquel s'entortillaient des boucles de cheveux
noirs comme des serpents voluptueux ; des yeux qui,
sous leurs sombres arcades triomphales, rayonnaient
d'un éclat dominateur ; des lèvres de pourpre à cour-
bure hautaine ; des mains de marbre à geste impérieux,
ayant par malheur quelques taches de rousseur ; en
oultre, elle avait à la hanche gauche un signe noir et velu
en forme de poignard.

Si je vous ai conduit dans ce que l'on appelle : « Mau-
vaise compagnie, » cher lecteur, songez qu'au moins
elle ne vous a pas coûté autant qu'à moi.

Par la suite les *femmes idéales* ne manqueront pas dans

ce livre ; et dès à présent , pour votre récréation , je vais vous présenter deux dames *comme il faut* , dont je fis la connaissance à cette époque : ce sont madame Pieper et madame Schnieper. Madame Pieper était une belle femme dans l'âge le plus mûr , de grands yeux noirâtres , un grand front blanc , des boucles noires fausses , un nez romain antique hardiment sculpté , et une bouche qui était une guillotine pour tout bon renom. En effet , pour tout bon renom , il n'y avait pas de machine à tuer plus expéditive que la bouche de madame Pieper ; elle ne laissait pas souffrir longtemps ; elle ne faisait pas de longues dispositions préparatoires ; quand la meilleure réputation lui était tombée sous les dents , madame Pieper ne faisait que sourire — mais ce sourire était un couperet qui s'abattait , et l'honneur d'un homme tombait dans le sac fatal. Avec cela elle a toujours été un modèle de convenance , d'honnêteté , de piété et de vertu.

On peut accorder les mêmes éloges à madame Schnieper. C'était une femme délicate , à la gorge petite , anxieuse , presque toujours voilée mélancoliquement d'une gaze légère , des cheveux d'un blond jaunâtre , des yeux d'un bleu clair qui tranchaient avec une singulière expression d'intelligence sur son teint blanc. On disait qu'il était impossible de l'entendre marcher ; et en effet , au moment qu'on s'y attendait le moins , elle se trouvait souvent à côté de vous , et puis elle disparaissait de même sans le moindre bruit. Son sourire était égale-

ment mortel pour toute bonne réputation ; mais il agissait moins comme une hache que comme ce vent empoisonné d'Afrique dont le souffle flétrit les arbres et les fleurs : elle se flétrissait misérablement, toute bonne réputation que madame Schnieper ne faisait qu'effleurer de son sourire. Madame Schnieper a toujours été un modèle de convenance, d'honnêteté, de piété et de vertu.

Je devrais illustrer également de mes éloges plusieurs des fils d'Hammonia ; mais, pour le moment, je refoulerai mon enthousiasme afin que plus tard il jaillisse en flammes d'autant plus panégyriques. En effet, je ne m'occupe de rien moins que de publier un Panthéon de Hambourg. Comme de tout temps, obéissant à un penchant pour tout ce qui est extraordinaire, je voulais accomplir quelque chose de grand en ce monde, et que j'ambitionnais même de tenter l'impossible, j'ai conçu le projet de publier le Panthéon de Hambourg, livre gigantesque, immortel, où je glorifierai tous les habitants de Hambourg, sans exception, où je révélerai de nobles traits de secrète bienfaisance qui n'ont encore paru dans aucun journal, où je raconterai des exploits auxquels personne ne saurait croire, et où figurera, en guise de frontispice, mon propre portrait : j'y serai représenté assis devant le pavillon suisse, sur le *Jungfernsley*, et méditant sur la glorification de Hambourg.